

TENIR SUR SES DEUX JAMBES

Histoire croisée de François Tosquelles et de l'hôpital psychiatrique de Saint Alban-sur-Limagnole

« Quand on se promène dans le monde, ce qui compte, c'est pas la tête, c'est les pieds. Savoir où est-ce que tu mets les pieds. C'est le pied qui est le grand lecteur du livre du monde, de la géographie. La marche, c'est pas la tête, il faut que je sache où je mets les pieds, vous comprenez. [...] Le pied c'est l'appareil, le lieu de réception de ce qui deviendra le tout. C'est pourquoi une mère, la première chose qu'elle fait, c'est faire des chatouilles aux pieds. Parce qu'il s'agit de tenir debout. » François Tosquelles

En 1939, il y a plus de 100 000 personnes internées dans les hôpitaux psychiatriques en France. Face aux pénuries dues à la guerre, les politiques publiques fixent une pyramide des besoins alimentaires sur laquelle les femmes enceintes ou les travailleurs de force sont prioritaires, loin devant les malades mentaux. En mars 1942, une circulaire du secrétaire d'État à la Santé « refuse d'allouer des suppléments de ration aux malades mentaux », mais sous la pression de certains psychiatres, en décembre 1942, le supplément de nourriture leur est accordé. Au sortir de la guerre, 45 000 personnes ont péri de faim, de froid et d'abandon dans les lieux d'enfermement psychiatrique¹. Si les historiens s'accordent pour dire qu'il n'y a pas eu de politique d'euthanasie sous Vichy comme ce fut le cas dans l'Allemagne nazie, c'est le discours eugéniste, considérant certains – a fortiori en temps de guerre – comme des « dégénérés », des « rebus » de la société, des « bouches inutiles », qui domine en France et fait aussi consensus en Europe. Quelques lieux firent exception à l'hécatombe, notamment l'hôpital psychiatrique de Saint Alban-sur-Limagnole en Lozère, où la mortalité ne fut pas beaucoup plus forte qu'en temps normal et fut même réduite entre le début de l'Occupation et la Libération. Cet hôpital va devenir un « un asile à l'abri de la folie du monde », accueillant, au milieu des malades, juifs, résistants, poètes et artistes surréalistes en fuite. Cette histoire se confond avec celle de François Tosquelles, psychiatre catalan réfugié de la guerre d'Espagne, qui y exerça pendant vingt-cinq ans. Là, va se constituer ce qu'on appellera le « creuset saint-albanais » d'un nouveau rapport à la folie, le début d'une véritable révolution des soins psychiatriques.

Lorsqu'éclate la guerre, Paul Balvet, jeune psychiatre lyonnais, est directeur depuis trois ans de ce qu'on ne nomme plus depuis peu l'« asile » mais l'« hôpital psychiatrique » de St Alban. À leur arrivée, Paul et sa femme Germaine, psychiatre elle aussi, constatent la pauvreté du village, les ravages causés par une épidémie de typhus survenue deux ans plus tôt et les conditions sommaires d'internement malgré des travaux récents. Ils ont témoigné² avoir été confrontés à un système féodal où le directeur qui habitait le château était alors considéré comme un seigneur. Les Balvet vont alors impulser un mouvement d'humanisation et d'amélioration des soins, du quotidien des malades et des conditions de travail et de formation du personnel. Les progrès sociaux de cette époque du Front populaire se traduisent à St Alban notamment par des changements pour le personnel dont les gardiens, très peu payés tournaient jusqu'alors sur des gardes de 12h. Les consignes qu'ils avaient étaient sommaires : « pas de crime, pas de grossesse et pas d'évasion³ ». Un changement s'opère avec une meilleure paye, le passage aux 48h de travail et aux 3x8h, et de gardiens ils deviennent infirmiers. En 1939, tout s'arrête brutalement : une trentaine de membres du personnel est mobilisée, et une des priorités est alors l'accueil des malades des hôpitaux de Ville-Evrard et de Rouffach. Jusqu'alors il y a autour de 600 malades, leur nombre atteint 852 en 1940. Face au manque de personnel.

¹ Isabelle Von Bueltingsloewen, *L'Hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Paris, Aubier, 2007.

² Cécile Hamsy, *Une autre histoire de la folie à Saint-Alban-sur-Limagnole, épisode 1/2 : L'esprit de Saint-Alban*, « Profils perdus », France Culture, 1^{ère} diffusion le 21/09/1989.

³ Cécile Hamsy, *op.cit*

André Chaurand, alors médecin-chef au Puy-en-Velay et ami de Paul Balvet, lui suggère de faire venir un psychiatre catalan dont il a entendu parler, Francesc Tosquelles.

Tosquelles, de la Catalogne à La Lozère

C'est un psychiatre atypique qui arrive en janvier 1940 à St Alban et dont la vie et l'œuvre ont traversé la folie de l'histoire et contribué à l'histoire de la folie. Francesc Tosquelles, né en 1912 à Reus en Catalogne, a grandi au sein d'une vie politique, culturelle et sociale intense. D'un côté, de part les implications politiques de ses parents, très jeune, il est plongé dans les bouleversements politiques de la Catalogne. Proche du BOC⁴, membre des jeunesses communistes ibériques, il adhère en 1936 au POUM⁵, parti anti-stalinien qui s'est constitué depuis un an. D'un autre côté, il est familiarisé très jeune avec la psychiatrie et avec la psychanalyse grâce à son oncle maternel, médecin philanthrope dont il est très proche. À l'âge de quinze ans, il s'intéresse à la médecine et travaille de manière informelle à l'Institut Pere Mata, lieu de soins psychiatriques qu'il intègre ensuite comme psychiatre en 1932, après ses études de médecine. Le Barcelone des années 30 est alors rebaptisé la « Petite Vienne » en raison de la présence de nombreux psychanalystes juifs en exil venus d'Europe centrale. De 1931 à 1936, il baigne dans la circulation d'idées et de pratiques émancipatrices qui seront déterminantes pour la suite de sa pratique, une pratique qu'il dit reposer sur deux jambes : la dimension psychanalytique et la dimension politique et sociale. Il est l'un de ceux qui introduit la psychanalyse en Espagne et en intégrera les grands concepts à la psychiatrie publique. Durant ces années de l'entre-deux dictatures, la République commence à mettre en place un système de soins réparti sur l'ensemble du territoire, rural et urbain, organisé en réseaux de soutien hors de l'hôpital, ainsi qu'une prise en charge humanisée de la maladie mentale, un chantier interrompu par la longue nuit franquiste.

Pendant les premiers mois de guerre, c'est dans un mas réquisitionné par le responsable de la santé de Reus, que Tosquelles développe la psychothérapie de l'enfant et de l'adolescent. Il invente aussi une psychiatrie sur le front pour traiter *in situ* des traumatismes dus à la guerre, principalement à destination des médecins pour les former dans leur prise en charge des combattants. Il créera également des dispensaires à l'arrière. En mai 38, nommé chef des services psychiatriques de l'armée "d'Extremadure", il crée la communauté thérapeutique d'Almodovar del Campo, lieu de coexistence entre le personnel soignant et les malades au sein d'espace commun, ce qui était alors inédit. Il amorce une remise en cause des hiérarchies habituelles au sein de l'armée et du monde psychiatrique. Ainsi, il intègre aux équipes soignantes des personnes n'ayant pas de formation dans ce domaine : curés, peintres, avocats, hommes de lettres et prostituées – une des annexes du service est une maison close – qui deviennent infirmières et infirmiers. Après la chute d'Almodovar del Campo, en 1939, Tosquelles se cache pour échapper aux franquistes d'un côté et aux staliniens de l'autre. C'est grâce au réseau de passage clandestin mené par sa femme Elena qu'il parvient à franchir à pieds les Pyrénées en septembre pour arriver au camp de réfugiés de Septfonds dans le Tarn-et-Garonne. Il est alors frappé par la similitude de la cour avec celle d'un asile et entreprend de réorganiser le camp. Il met en place un service de psychiatrie dans une baraque à la lisière du camp pour soigner les réfugiés espagnols parmi lesquels les suicides étaient nombreux. Il racontera plus tard : « *Dans cette baraque en bois, la plus minable de toute, nous avons ouvert un petit service de psychiatrie en choisissant comme aides, parmi les gens du camp, un peintre, un guitariste. Aucun ne connaissait la psychiatrie, mais plutôt des gens qui connaissaient l'art. Il y avait tout de même un infirmier psychiatrique – un seul – et il était plus que suffisant. Ce petit service a pris soin des malades avec succès, et d'autre part, il est vrai que je m'en suis servi pour faire entrer des gens par une porte et pour les faire sortir par l'autre, celle qui donnait sur l'extérieur. Parce qu'il est plus facile de s'échapper d'un camp de concentration en passant par un service de psychiatrie que*

⁴ Organisation qui se démarque de la ligne du PC espagnol, le Bloc ouvrier et paysan est une fusion du PCC (Parti communiste catalan et de la FCCB (Fédération communiste catalano-baléare).

⁵ Parti ouvrier d'unification marxiste, en espagnol *Partido Obrero de Unificación Marxista* et en catalan *Partit Obrer d'Unificació Marxista*.

*directement*⁶ ». En décembre, un télégramme arrive au camp l'enjoignant à rejoindre l'hôpital de St Alban-sur-Limagnole sur demande du préfet de Lozère. En 1987, Tosquelles se souviendra : « *J'ai regardé sur une carte, il n'y avait pas Saint-Alban et à peine La Lozère. Devant cette invitation de l'inconnu, j'ai dit oui !*⁷ »

Un asile au fin fond de la Margeride

Le village de St Alban, au débouché des cols de la Margeride, s'est construit autour de l'église et du château féodal. En 1821, la baronnie locale ruinée vend le château qui devient un asile d'aliénés, entreprise menée par Hilarion Tissot, un curieux ecclésiastique. Personnage haut en couleur, fondateur frénétique de communautés et d'asiles, est considéré comme un charlatan par les médecins et sera exclu de son ordre religieux. Le secrétaire général de la préfecture note alors que « *le plus fou des hôtes du manoir paraissait être le généreux capucin qui présidait le collège d'hallucinés*⁸ ». Malgré ses extravagances, il a un réel souci d'améliorer le sort des malades et critique le nouveau pouvoir que commencent à avoir les aliénistes. À St Alban, Tissot commence par installer les femmes internées jusqu'alors dans des conditions terribles à Mende. Pour former deux paysans, ils les envoient pendant un an chez un chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu à Paris qui « *luttait contre la saignée, les bains, les purges, toute ces thérapeutiques sauvages que faisaient la psychiatrie [...] Ils ont été les deux premiers infirmiers psychiatriques de France.*⁹ » Mais la mauvaise gestion de l'asile en 1824 entraîne le rachat du bâtiment par le préfet de Lozère.

St Alban devient ainsi l'asile départemental où après les femmes, les hommes sont accueillis à partir de 1850 dans de nouveaux bâtiments construits sur le plateau. En 1888, à un kilomètre environ du château, est acquise la ferme du Villaret, pour en faire une colonie agricole où les malades travaillent. L'asile est géré par les sœurs de la congrégation de Saint-Régis avec à sa direction un médecin à demeure, interlocuteur officiel de l'administration d'État des asiles, de la préfecture et des structures politiques de la région.

Au début du XXe siècle, l'établissement héberge autour de 600 malades dans des conditions extrêmement sommaires. La population du village varie de 2000 à 3000 habitants auxquels, pour certains, l'hôpital fournit du travail, notamment comme gardiens. Si les visites sont interdites, l'enceinte du château est traversée par les paysans qui font toutes sortes d'échanges par ce passage : « *Cela peut faire rire : les villageois, pour aller à la foire, traversaient l'hôpital avec leur vaches. Les malades se sont mis à les attendre et à vendre leur artisanat et leurs œuvres d'art aux agriculteurs.*¹⁰ ».

Agnès Masson, une des premières femmes psychiatre de France, directrice de St Alban en 1934 à 1936, initie « *la transformation des modes d'incarnation de l'autorité médicale*¹¹ ». Elle commence à améliorer les conditions de vie des malades en installant l'électricité et un système de chauffage central, l'eau courante, des sanitaires, deux infirmeries, une laverie et un système de monnaie à l'intérieur. Masson organise des séances de cinéma et met en place une bibliothèque. L'épidémie de typhus qui se répand à St Alban en 1934, et ce malgré les travaux initiés à cette époque pour la ralentir, fait de nombreux morts. Si cet épisode a éprouvé la population et la communauté psychiatrique, il a créé ~~conséquent~~ **conséquent** des ponts et une entraide entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital. En effet, des internés et du personnel de l'hôpital sortaient travailler

⁶ Joana Masó, « L'école de la liberté I », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 154.

⁷ François Pain, Jean-Claude Polack et Danielle Sivadon, *François Tosquelles, une politique de la folie*, 1989.

⁸ Gérard Lenôtre, *Napoléon, Croquis de l'Épopée* (1932) cité par G. Bollotte, "Les châteaux de frère Hilarion", *L'Information Psychiatrique*, n°8, 1966, p. 723-733.

⁹ Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézou, « La Résistance, St Alban », *Recherches*, n°17, 1975, p. 80-95.

¹⁰ Joana Masó, « L'école de la liberté II », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 246.

¹¹ Joana Masó, *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021.

dans les fermes alentours pour pallier au manque de main d'œuvre et en échange, ils ramenaient de quoi nourrir la communauté psychiatrique, pratique qui continua pendant la guerre.

Le « pragmatisme spéculatif »

Lors des ses premières semaines à St Alban, Tosquelles part à la découverte du village et apprend à connaître les paysans, les traditions et usages locaux. De ces observations et du recueil de l'histoire locale, il va tirer des enseignements dont il parlera en 1987 en ces termes : « *Je crois que s'il y avait la possibilité de nouvelles pratiques à St Alban, c'est parce qu'il existait une situation relativement exceptionnelle en ce qui concerne l'indépendance de sa configuration institutionnelle et de l'ensemble de la région de la Lozère. Saint Alban était un hôpital psychiatrique déjà ouvert, si on peut dire, avant même mon arrivée.*¹² »

Balvet lui confie le service des enfants du Villaret qui n'existe que depuis 1932 et dont il a particulièrement honte. Ils vivent dans des conditions déplorables, gardés par une femme du village et son chien. Tosquelles s'attèle à la tâche pour, comme il dit, « *commencer une véritable révolution qui consiste à récupérer son enfance*¹³ ». À l'intérieur de l'hôpital, Paul et Germaine Balvet sont totalement investis pour les malades. Il faut parer à l'urgence des restrictions alimentaires pour que les malades soient nourris correctement. Paul Balvet, comme médecin, forme à des notions très pratiques de diététique les cuisiniers et les gardiens qui s'organisent dans une « commission cuisine ». Germaine qui a une grande connaissance de la flore sauvage organise des cueillettes en forêt avec les malades en leur enseignant notamment à reconnaître les champignons et met en place avec eux un jardin potager. Tosquelles, en déclarant de fausses épidémies de tuberculose, permet aux malades d'améliorer leur ration et d'éviter ainsi la sous-nutrition. Au seul congrès de psychiatrie qui se tient sous l'occupation en 1942 à Montpellier et qui a pour thème « l'anorexie mentale » – au moment où les internés des hôpitaux psychiatriques sont en train de mourir de faim – Balvet, au nom des médecins de St Alban, vient dénoncer la condition asilaire.

Au-delà de cette économie de survie, c'est tout le rapport aux malades qui est modifié et que partagent les Balvet et les Tosquelles malgré leurs différences. Fin 1940, Elena Tosquelles et leur fille alors âgée de quatre ans arrivent à Saint-Alban. Ils auront trois autres enfants qui grandiront tous en compagnie des malades. Les Balvet et les Tosquelles tiennent à ce que leurs enfants côtoient les fous, n'en aient pas peur et vivent avec eux au quotidien. De nombreux témoignages attestent d'une grande liberté au sein de l'établissement et d'une vie commune entre les gardiens, les malades, les médecins, l'ensemble du personnel et leurs familles. Nicole Guillet qui a grandi à St Alban se souvient du milieu très vivant dans laquelle elle a été élevée : les enfants Balvet jouaient souvent avec Père Alexandre, un malade qui se prenait pour le fils de la Reine Victoria, et parlant au vent. L'hôpital était leur cour de récréation.

L'écrivain Hervé Bazin raconte que Tosquelles « *rassembla ses malades et leur cria : « Messieurs, prenez ces pioches et jetez-moi le quartier cellulaire par terre. Bientôt il n'en resta que poudre. Et le docteur Tosquelles, avec ses associés (Balvet, Bonnafé, Chaurand...), entreprit de « guérir » ses services, son personnel et ses méthodes. La division des agités disparut la première... et, avec elle, l'agitation !*¹⁴ »

Un rassemblement de proscrits

L'histoire de l'hôpital se confond avec l'histoire locale de la Résistance. Dès 39, le maire vient trouver Balvet et lui demande d'accueillir des juifs en les cachant parmi les malades. Juliette et Joseph Pradin, infirmiers psychiatriques, natifs du village, travaillant au départ comme gardien et bonne, très impliqués dans

¹² Joana Masó, « L'école de la liberté II », *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 246.

¹³ François Pain, Jean-Claude Polack et Danielle Sivadon, *François Tosquelles, une politique de la folie*, 1989.

¹⁴ Hervé Bazin, « Le tour d'Europe de la folie », *France-Soir*, samedi 25 avril 1959.

la transformation des lieux, ont témoigné de la porosité entre les malades et les réfugiés¹⁵. Chaurand rejoint l'hôpital lozérien en 1941 après avoir quitté son poste du Puy en raison d'une incompatibilité réciproque avec les religieuses de Sainte-Marie de l'Assomption. En 1942, le communiste Lucien Bonnafé remplace Paul Balvet. Il veut fuir Paris où il est recherché pour des activités de résistance et passer en zone non occupée et réussit à se faire nommer dans cet hôpital à dessein pour rejoindre le maquis de Haute Lozère dont il prendra la tête. Ce choix est aussi un retour à son enfance : son grand-père, un certain Dubuisson, a été directeur de Saint Alban pendant la première guerre mondiale et Bonnafé se souvient que certains de ses jouets étaient des figurines sculptées par les fous de cet asile. Très lié au milieu surréaliste parisien, il accueille Paul Éluard, sa fille Cécile et sa compagne Nush à l'hiver 43-44. Ces mois passés à l'hôpital ont inspiré Éluard pour l'écriture de *Souvenirs de la maison des fous*, il fait alors rentrer dans sa poésie le langage de la folie. Cécile Éluard écrit sur les femmes pensionnaires avec Nusch, elle participe à la thérapie de certaines femmes schizophrènes. Canguilhem, philosophe, médecin et historien des sciences, auteur d'une thèse sur le normal et le pathologique, a été également fortement marqué par son accueil dans ce lieu où il contribue au soin des malades. D'autres personnalités du milieu surréaliste et communiste passent par St Alban pour des séjours plus ou moins longs.

Cette petite communauté se réunit très régulièrement le soir au sein de ce qu'ils vont appeler la société du Gévaudan. Entre les soins apportés aux blessés du maquis et la préparation d'éditions clandestines, ces réunions mettent en chantier le monde asilaire, repensent l'aliénation mentale et l'aliénation sociale. Ils posent alors les fondements de ce qu'on appellera plus tard la « psychothérapie institutionnelle ». Dans cet élan, ils entraînent le personnel, les malades et même les religieuses. La légende veut que la mère supérieure, devenue une véritable alliée dans les soins apportés aux malades, cachait des armes sous son lit. La préfecture les surveille et les soupçonne d'activités subversives, ce qu'atteste le rapport des Renseignements généraux de 1942 : « *le docteur Tosquellas aurait une influence des plus néfastes sur tout le personnel de cet hôpital. Tendances nettement révolutionnaires et anti-nationales. Bon praticien, a toute la confiance et l'estime du docteur Balvet, médecin directeur de l'asile. Gasc, Pic, Bonnet, Cayzac, Constant, tous ces hommes employés à l'asile de St Alban auraient une action des plus louches parmi le personnel* ». Les enquêtes de police ne permettent cependant pas de démasquer les activités clandestines au sein de l'hôpital. Tosquelles et ses comparses héritent aussi de pratiques d'Agnès Masson : ils vont visiter les familles en chenille à neige, parcourent la Lozère pour aller chercher les malades. Ils forgèrent le nom de « géo-psychiatrie » qu'ils conçoivent comme « *une psychiatrie qui n'existe qu'en fonction de son insertion dans la géographie humaine, dans le cru*¹⁶ ».

Vers la psychothérapie institutionnelle

À la Libération, de ce groupe de psychiatres ne restent que Tosquelles qui poursuit le travail entrepris en temps de guerre et notamment avec le personnel rentré de la guerre et de captivité. Marius Bonnet¹⁷, de retour du camp de Buchenwald, devient un des premiers infirmiers psychiatriques de St Alban. Il est très impliqué dans les transformations de l'hôpital, son expérience des camps l'ayant éclairé a posteriori sur l'aspect concentrationnaire de l'asile dans les années 30, période où son père était chef de culture au Villaret, puis chef de quartier au pavillon des « agités ». Le personnel devient actif dans sa formation et créera l'Association Culturelle du personnel en 1956.

À partir de 1942, les transformations de l'hôpital s'intensifient avec tout d'abord la création du club Paul Balvet, conçu comme un lieu mélangeant les malades des différents quartiers, les libérant de l'oppression que font encore régner les chefs de quartier, permettant les rencontres, l'imprévu et le vagabondage. « Centre

¹⁵ Hélène Delye, et François Teste, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité, épisode 1/2 : Un asile à l'abri de la folie du monde*, « Une histoire particulière », France Culture, 1^{ère} diffusion 23/11/2019.

¹⁶ Entretien de François Tosquelles avec Lucien Bonnafé et Georges Daumézon, « La Résistance : Saint Alban », *Recherches*, n°17, 1975, p.80-95.

¹⁷ Bernard Favre, *La rue de l'Enfer*, CNRS-film, 1977.

vital de l'activité d'humanisation » selon Bonnafé, le club est l'espace d'autogestion par les malades de l'organisation de diverses activités. Dans la salle commune est affiché un journal mural, héritage de pratiques militantes, support d'expression du personnel et des malades. Tosquelles raconte aussi avec humour la création du bar : « *Les soi-disant infirmiers, à l'époque des gardiens, à leur tour vendaient du vin aux malades : ils mettaient au milieu des salles des différents pavillons des barils de vin et le distribuaient. Cela semble invraisemblable, mais plus tard je n'ai pas supprimé cette pratique ; je l'ai transformé en quelque chose de positif : profiter de l'occasion pour faire un bar, qui est devenu un lieu de psychothérapie. Mais à ce moment, le bar n'était plus entre les lits des malades, vous comprenez.*¹⁸ » L'ensemble des activités du club est géré par une coopérative de malades inspirée à la fois par les coopératives ouvrières et paysannes de Catalogne et de la culture locale paysanne. Elle est financée en grande partie par les productions des malades qu'ils vont eux-mêmes vendre à l'extérieur. Sont aussi organisés des veillées, des concours, des matchs de foot, des ateliers de théâtre menés par Elena, très impliquée notamment auprès des enfants, et des représentations qui ont lieu une fois par semaine, chaque unité offrant un spectacle à tour de rôle. Dans un film réalisé par Elena et François, on peut voir un malade présentant un projet d'excursion aux autres malades commentant un plan qu'il a dessiné, évocateur des lignes d'erre¹⁹ de Fernand Deligny. La destruction du mur d'enceinte à la sortie de la guerre a permis d'ouvrir davantage l'hôpital sur le village. Les moments festifs rythment aussi la vie des malades : carnivals, fête votive, cinéma, etc. sont autant de moments où ils se lient entre eux et à la population. Dans les années 60, l'achat d'une camionnette, "l'Abeille", permettra d'emmener en vacances les malades à travers la Lozère et plus tard en bord de mer pendant l'été à « la Grangette », à Portiragnes (près de Béziers), lieu de vacances dont se rend propriétaire la Société Lozérienne d'Aide à la Santé Mentale, association composée de personnels et de patients.

En 1950, naît le journal interne *Trait d'Union* dont l'édito rédigé par le service médical est le suivant : « *Voici le premier numéro de Trait d'Union, votre journal. C'est un journal hebdomadaire rédigé par vous et pour vous exclusivement, il n'aura aucune extension en dehors de l'hôpital. Trait d'Union sera votre porte-parole intérieur, nouvel instrument de la vie collective de l'hôpital comme le sont déjà le club et les veillées du vendredi, il doit donc avoir un intérêt d'ordre thérapeutique actif. Lire le journal est un acte typiquement social comme de travailler ou d'aller au cinéma. Lire le journal c'est sortir de soi pour écouter la voix des autres et s'intéresser à leurs joies et à leurs peines. Trait d'union entre vous et entre vous et le monde, entre vos pavillons, entre vous et le personnel.* ». Ce journal, publié jusqu'en 1981, contenait divers textes des patients et du personnel (actualité locale, poèmes, textes libres, programme de cinéma, etc.) dont la sélection se faisait lors de lectures et discussions collectives. Ces réunions, très vivantes, sont très fréquentées, les malades aussi bien que le personnel, toutes fonctions confondues, prennent la parole, lisent en public. Le journal est imprimé par les malades eux-mêmes dans l'imprimerie de l'hôpital située à dessein en face du réfectoire pour attirer la curiosité des autres résidents. Elle sert aussi pour réaliser les affiches des moments collectifs organisés à l'intérieur comme à l'extérieur.

Aussi, une grande place est accordée à l'ergothérapie. Les malades se livrent à diverses activités : menuiserie, filage, tissage, vannerie, reliure, photographie, peinture, etc. Le but de l'activité n'est pas d'occuper le patient en attente d'une sortie de l'hôpital ou comme un travail envisagé au sens courant du mot, « pour gagner sa vie ». Bien loin du travail en ESAT²⁰ actuel, le but de l'activité n'est pas la productivité, mais pour Tosquelles c'est « *une activité propre, personnelle et personnalisante, celle qui prend source et s'enracine chez chacun.* » Ils réalisent divers travaux : chevaux à bascule, jouets, lampes mais aussi diverses sculptures ou

¹⁸ Joana Masó, « L'école de la liberté II » *François Tosquelles. Soigner les institutions*, coédition L'Arachnéen / Arcàdia, 2021, p. 246.

¹⁹ Pour une définition des lignes d'erre, on se référera à l'article « Figurer ou défigurer le monde ? Décrypter le langage des cartes », Collectif, *Nunatak* n°9, janvier 2024.

²⁰ Établissement et service d'aide par le travail où sont employés des personnes en situation de handicap. Ces lieux n'ont plus rien à voir avec la sociothérapie ou l'ergothérapie et se soucient actuellement surtout du rendement comme n'importe quelle entreprise de production.

construction tout droit sortis de l'imagination des malades, illustrant la part accordée à leur créativité. Ils sont ensuite exposés au sein de l'hôpital ou vendus dans les foires du village pour alimenter leur coopérative. Cette pratique n'est pas nouvelle, les réalisations artisanales et artistiques des malades servaient pour troquer des denrées avec les villageois depuis longtemps. Auguste Forestier qui passa une grande partie de sa vie interné à Saint-Alban, fabriquait des animaux en bois figurant le Bête du Gévaudan qu'on retrouvait dans de nombreuses maisons du village. Les surréalistes qui sont passées à Saint-Alban et les médecins s'intéressèrent aussi de près à ces productions au moment où naissait le concept d'Art brut.

De la transmission au repli

Les témoignages de nombreux soignants passés par Saint Alban attestent de l'ébullition de l'époque et de la transmission des pratiques et d'idées en cours qui ont essaimé à partir des années 50. L'expérience saint-albanaise inspira plusieurs générations de psychiatres, d'infirmiers ou encore d'éducateurs. Jean Oury, qui y fait son internat de 1947 à 1949, créera en 1953 - bientôt rejoint par Félix Guattari – la Clinique de La Borde dans le Loir-et-Cher. C'est un lieu emblématique de la « psychothérapie institutionnelle ²¹ », expression forgée par Georges Daumézon et Philippe Koechlin, deux psychiatres qui développent des projets comparables à celui de St Alban. En 1952, un autre acteur de la psychiatrie mais aussi du mouvement de décolonisation, fait son internat à St Alban, Frantz Fanon. À son arrivée, il offre à Tosquelles un exemplaire de *Peau noire, masques blancs* qui vient d'être publié. En 1953, Fanon part pour l'Algérie où il va exercer comme chef de service à l'hôpital de Blida jusqu'en 1956, « *les biographes ont décrit l'empreinte de l'œuvre de Tosquelles sur la sienne, non seulement sur le plan des rapports entre expérimentation psychiatrique et décentrement géographique, mais aussi entre transformation psychothérapeutique et transformation politique* ». Méfiant envers le cadre hospitalier en situation coloniale, il inscrira sa pratique psychiatrique dans le contexte concret de la campagne algérienne et de ses paysans en lutte. En 1960, à l'initiative de Tosquelles et Oury, voit se tenir à Saint-Alban la première rencontre du GTPSI²² qui réunit plusieurs psychiatres de toute la France engagés dans la transformation asilaire, dont Roger Gentis qui prend la direction de Saint-Alban en 1962. À partir de 1967, le psychiatre catalan retourne de plus en plus souvent à Reus, à l'Institut Pere Mata où il participe à la transformation de l'institution même si la reconnaissance du travail de Tosquelles en Espagne sera beaucoup plus tardive.

Durant la seconde moitié du vingtième siècle, les hôpitaux psychiatriques se sont peu à peu vidés. L'apparition des neuroleptiques a participé de cette possibilité pour des patients de vivre en dehors de l'hôpital avec un suivi externe. En 1960, est promulguée la loi sur la sectorisation des soins psychiatriques qui entend rapprocher la psychiatrie du lieu de vie des patients, en partie inspirée du renouvellement de la psychiatrie en cours à Saint Alban et ailleurs. Dorénavant, une même équipe doit s'occuper des soins ambulatoires et des soins hospitaliers pour un ensemble géo-démographique d'environ 70 000 habitants (l'équivalent du département de la Lozère). Cette loi, censée garantir une continuité des soins, mettra plus de dix ans à se déployer et certains qui en sont les précurseurs dont Tosquelles considèrent qu'elle n'a jamais complètement aboutie. Lors du tournant libéral des années 80, le nombre de psychiatres à la sortie de l'université est divisé par deux, des critères de rentabilité sont introduits dans la gestion des services. La psychothérapie institutionnelle est peu à peu abandonnée au profit des neurosciences, d'une approche médicamenteuse ou comportementale. En 1992, la formation spécialisée des infirmiers en psychiatrie est supprimée. Cette même année, L'hôpital de St Alban, transféré dans de nouveaux locaux prend le nom de « François Tosquelles » alors que comme d'autres il se referme au fil des années. Ce n'est plus le quotidien qui fait soin, et de moins en moins le relationnel. Face à ce déclin, l'association culturelle avait initié en 1986 les Rencontres de St Alban où sont invitées sur deux journées des équipes de soins, venus de toute la France.

²¹ Georges Daumézon ; Philippe Koechlin, « La psychothérapie institutionnelle française contemporaine », *Anais Portugueses De Psiquiatria* (4(4), 1952).

²² Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles qui se réunit de 1960 à 1966.

Encore aujourd'hui, se retrouvent une fois par an les principaux acteurs de ce mouvement sur son lieu de naissance du mouvement, en compagnie de soignants de divers horizons et des patients. Depuis, l'état des hôpitaux psychiatriques français ne cesse d'empirer et le personnel est devenu la variable d'ajustement tout comme la suppression des lits, le turn-over du personnel des CMP, les listes d'attentes pour les suivis ambulatoires, la fermeture de certains services, etc. Peu d'endroits résistent à cette déshumanisation des soins. Des collectifs de soignants et de patients sonnent depuis des années la sonnette d'alarme de l'abandon et de l'isolement que connaissent les patients et s'inquiètent d'un retour au système asilaire. En 2024, le thème des Rencontres de Saint Alban était d'ailleurs « Obéir n'est pas soigner ».

Tosquelles a tenté de rompre avec l'enfermement asilaire pour créer un lieu d'asile au sens premier de refuge, de faire de l'hôpital psychiatrique un lieu d'hospitalité ouvert sur la cité. Comme l'analyse le psychiatre Patrick Chemla, il considérait qu' « *au cœur de l'humain, il y a toujours un noyau de folie, dans la pratique on est au côté du patient, auprès de lui, pas en surplomb, position de commune appartenance à l'espèce humaine.*²³ ». Cela a été rendu possible par le soin constant apporté à l'institution : soigner l'hôpital pour soigner les malades. Au moment où la psychiatrie publique est à l'agonie, l'histoire de cette lutte ardue pour survivre et vivre, qui a donné naissance à une expérience novatrice et émancipatrice est un outil précieux. Dans une provocation non dénuée d'humour, Tosquelles disait que la psychothérapie institutionnelle, n'existait pas...elle devait se réinventer en permanence, *in situ*.

²³ Hélène Delye, et François Teste, *Saint-Alban, lieu d'hospitalité, Épisode 2/2 : Une révolution psychiatrique*, « Une histoire particulière », France Culture, 1^{ère} diffusion 24 novembre 2019.